

TNS

Saison 17-18

Dossier de presse



Contacts

Festival de Marseille | Patricia Lopez
06 11 36 16 03 | patricialopezpresse@gmail.com
TNS | Suzy Boulmedais
03 88 24 88 69 | 07 89 62 59 98 | presse@tns.fr
Paris | Anita Le Van
01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

#1993JG | Photos en HD bit.ly/1993-JG

1993

Création au Festival de Marseille 2017

Texte

Aurélien Bellanger

Mise en scène

Julien Gosselin*

Avec

Quentin Barbosa

Genséric Coléno-Demeulenaere

Camille Dagen

Marianne Deshayes

Paul Gaillard

Yannick Gonzalez

Roberto Jean

Pauline Lefebvre-Haudepin

Dea Liane

Zacharie Lorent

Mathilde Mennetrier

Hélène Morelli

Dates et horaires

3 et 4 juillet 2017 à 19h

Salle

Théâtre du Gymnase

4 Rue du Théâtre Français - 13001 Marseille

Informations

Festival de Marseille

Billetterie | 08 20 13 20 13

Site web | lestheatres.net

* Artiste associé au projet du TNS

Tournée 17-18

T2G-Théâtre de Gennevilliers | 9-20 janvier 2018
Phénix CDN de Valenciennes | 16 et 17 mars 2018
Théâtre National de Strasbourg | 26 mars-10 avril 2018
Théâtre de Liège | 17-21 avril 2018

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Accueil-Billetterie 03 88 24 88 24 | www.tns.fr



@TNS_TheatrStras



TNS.Theatre.National.Strasbourg



TNSStrasbourg



TNS

1993 est l'année des derniers travaux avant l'ouverture du tunnel sous la Manche. Calais est au cœur de cette ultime réalisation, qui semble parfaire et achever la construction d'une Europe unie dans son désir de paix, de partage, de modernité. Qu'en est-il aujourd'hui de ce désir ? Et de la ville de Calais ? Dans ce spectacle construit avec le Groupe 43, diplômé de l'École du TNS en juillet 2017, le metteur en scène Julien Gosselin et le romancier Aurélien Bellanger interrogent la vision d'une génération : que signifie être né après la chute du mur de Berlin ? De quelles déceptions, de quels rêves hérite-t-on ?

Aurélien Bellanger a publié l'essai *Houellebecq écrivain romantique* en 2010 (éditions Léo Sheer). Il a ensuite écrit trois romans : *La Théorie de l'information* (2012), *L'Aménagement du territoire* (2014) et *Le Grand Paris* (2017), publiés chez Gallimard.

Julien Gosselin, du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur, met en scène exclusivement des textes contemporains – romans ou théâtre. La saison dernière, le public strasbourgeois a pu voir *2666* de Roberto Bolaño.

Générique

Texte

Aurélien Bellanger

Mise en scène

Julien Gosselin*

Avec

Quentin Barbosa

Genséric Coléno-Demeulenaere

Camille Dagen

Marianne Deshayes

Paul Gaillard

Yannick Gonzalez

Roberto Jean

Pauline Lefebvre-Haudepin

Dea Liane

Zacharie Lorent

Mathilde Mennetrier

Hélène Morelli

Scénographie

Emma Depoid

Solène Fourt

Musique

Guillaume Bachelé

Costumes

Salma Bordes

Dates et horaires

Lundi 3 et mardi 4 juillet 2017 à 19h

Salle

Théâtre du Gymnase

4 Rue du Théâtre Français 13001 Marseille

Festival de Marseille-Danse et arts multiples

Billetterie | 08 20 13 20 13

Site web | lestheatres.net

Spectacle créé le 3 juillet 2017 au Festival de Marseille

Julien Gosselin est metteur en scène associé au TNS

Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS

Production Théâtre National de Strasbourg

Coproduction Festival de Marseille-Danse et arts multiples

Son

Hugo Hamman

Sarah Meunier

Lumière

Quentin Maudet

Juliette Seigneur

en collaboration avec

Nicolas Joubert

Vidéo

Camille Sanchez

en collaboration avec

Pierre Martin

Régie plateau

Jori Desq

Régie générale

Valentin Dabbadie

Assistanat à la mise en scène

(élèves du Groupe 44, 1^{ère} année)

Eddy D'Aranjo

Ferdinand Flame

* Artiste associé au projet du TNS

En bleu, les artistes formés à l'École du TNS

Le lieu précis de la fin de l'histoire.

1993

No valley too deep, no mountain too high
No limit, 2 Unlimited, 1993

La fin du millénaire a été marquée, en Europe, par le creusement de deux tunnels — des projets optimistes, impliquant une forte coopération internationale et manifestant des idéaux pacifistes. Le premier, celui du CERN, à la frontière franco-suisse, permettra l'installation d'un accélérateur de particule ; c'est la version civile du projet Manhattan, la fin de l'âge obscur de la physique nucléaire, son entrée raisonnée dans un futur calculable, où la science, devenue généreuse et serviable, assumera seule la fonction du progrès — charge anciennement détenue par les passions guerrières. L'héroïsme, lointain vestige des mondes antiques et médiévaux, sera bientôt rétrocedé aux grandes machines souterraines refroidies à l'hélium liquide, et les articles scientifiques issus du dispositif, sans leur être directement attribués, seront bien les fruits d'une collaboration étroite entre leurs grandes mains froides et les esprits échauffés des humains ; ils afficheront, en attendant, plusieurs milliers de signatures en en-têtes, celles des hommes et des femmes venus de toute la terre et rassemblés ici au cœur de l'Europe pour célébrer le triomphe de la paix et de la raison. Le tunnel du CERN, long de 27 km, est parfaitement circulaire : c'est le lieu précis de la fin de l'histoire.

Le second tunnel, achevé, quelques années plus tard, résorbe l'anomalie principale de l'Europe, continent péninsulaire marqué par une prolifération fractale de presque-île, et manifestant, contre les obstacles naturels infinis de sa forme, et presque malgré elle, un puissant désir d'unité et d'intégration : il s'agira cette fois d'effacer le bras de mer qui scinde en deux parties sa principale mégapole, et d'offrir, aux flux logistiques qui manifestent sa puissance insolente, des infrastructures à la hauteur de sa paix, marchande et triomphante : l'Europe, qui s'était

jusqu'à-là construite de part en part d'un canal de Suez naturel, du Panama providentiel du Pas-de-Calais, s'ouvrira là, luxe géologique suprême, un isthme artificiel. Ses habitants répéteront, fasciné, pendant la dernière décennie du millénaire, que la Grande-Bretagne a cessé d'être une île, élégante litote destinée à annoncer, à demi-mot, qu'après en avoir fini avec l'histoire l'Europe en avait terminé avec la géographie.

C'est ainsi à Calais que l'Europe est devenue absolument moderne.

Une musique naît alors, pour accompagner le vertige lumineux de ses grandes autoroutes, pour magnifier la puissance inégalée de ses projets d'infrastructures — une musique aux rythmes blancs et simples, comme des camions dans la nuit, comme des lignes blanches réfléchissantes, et qui demeure l'un des derniers grand mouvements artistiques paneuropéen, comme une renaissance éclair ou un gothique instantané. On nommera Eurodance ce genre musical contemporain de l'eurotunnel. C'est la musique la plus triste du monde, le bruit d'un univers qui vacille dans le néant — le triomphe évidé des nocturnes et des leçons de ténèbres. Le continent de Bach accède avec elle à un état de transe spectaculaire ; la modernisation, le grand projet et le grand mythe des Européens, acquiert soudain quelque chose de primitif, et son achèvement donne naissance à un sublime nouveau — des beats sourds et massifs, séparés comme des véhicules par leurs distances de sécurité et s'accaparant chacun toute la nuit du monde, dans leurs habitacles faiblement éclairés par la lumière graduées des compteurs kilométrique et par les panneaux réfléchissants annonçant leur entrée prochaine dans l'eurotunnel. Tout est parfait, maintenant, tout est enfin achevé, silencieux et pur comme une autoroute. L'Angleterre n'est plus une île et le globe lui-même est rendu au néant — un néant froid et bienfaisant, un néant nécessaire. Les

grands siècles tragiques de l'histoire européenne n'auront pas duré plus longtemps qu'un frisson, le vague heurt, dans une zone intermodale sécurisée, du passage des roues souples d'un camion sur la plateforme métallique d'un quai d'embarquement. Calais était alors moins la porte de l'Angleterre qu'un portail irréversible vers le futur — l'ultime stade du grand projet de modernisation de l'Europe.

Les premiers doutes sont apparus un peu à la même époque, quand il est devenu commun, pour dénoncer les dérives de la mondialisation et les faux-semblants de la fin de l'histoire, de comparer le monde à un aéroport. C'était une manière d'acter la fin définitive du style international, dont le terminal calaisien du tunnel marquerait l'une des apothéoses : aucun geste architectural, rien de commun avec une ville ancienne : seulement, autour des trois conduits invisibles du tunnel, un ensemble de bâtiment épars résumés à leurs fonctions, articulé entre eux par des signes univoques et semblables à ceux de toutes les zones logistiques. De loin en loin le Calais historique, rejeté en périphérie, apparaissait sur des panneaux, mais la ville avait largement accepté sa défaite, qui prenait pour elle la forme d'un grand centre commercial, version améliorée de son centre-ville — la balance était déséquilibrée, la modernisation achevée. L'universel de l'aéroport, contesté par quelques esthètes archaïques et par les commerçants locaux, était encore inattaquable. Il a fallu, en réalité, l'apparition, beaucoup plus ambiguë, d'un nouvel universel pour que l'idée de mondialisation vacille. Et la chose s'est produite ici même.

Tout a commencé dans les ruines du tunnel quand un grand entrepôt blanc, vestige de sa construction implacable, s'est retrouvé à accueillir une zone de transit pour réfugiés kurdes ou kosovars. L'anomalie était légère et presque indiscernable. On pouvait même en livrer une interprétation compatible avec le grand récit de la modernisation du monde : les Kosovars témoignaient du succès militaire de l'opération Allied Force, et de défaite récente du plus odieux des nationalismes, quand les Kurdes prophétisaient la chute future du dictateur de l'Irak et la démocratisation prochaine de tout le Moyen-Orient.

L'anomalie humanitaire sera facile à résoudre

et la crise des réfugiés n'existait pas encore. Le passage à l'an 2000, événement magique attendu de longue date et apothéose annoncée de l'Europe moderne, ainsi que la destruction promise de l'entrepôt, deux ans plus tard, devaient pourtant échouer à normaliser la situation.

Le portail temporel du tunnel s'était ainsi mis à fonctionner moins bien. Il a fallu revoir les protocoles de sécurité, repenser les traités de coopération douanière. La modernité s'est retrouvée toute encombrée de dispositifs imprévus qui en retardaient sans cesse l'avènement promis. Des réfugiés nouveaux sont arrivés du monde entier.

Le tunnel, solution jadis miraculeuse, est devenu le nom d'un problème insoluble ; Calais celui d'une lente dévolution de l'Europe vers des abysses médiévaux. Les infrastructures innocentes ont fait face à des assauts répétés. On s'est mis à parler de siège et à organiser des rondes.

Le Tunnel, devenu de plus en plus incapable de remplir sa fonction de portail temporel — comme si la chose avait ripé sur une dimension noire — débouchait maintenant sur un lieu imprévu, dangereux et hostile. Une ville ambiguë et fruste, à la fois proche des premiers établissements humains sur la Terre, dans sa nudité nécessaire et dans sa forme hâtive, et en même temps plus moderne que toutes les villes du monde — étrangement moderne, cosmopolite et prophétique. On a appelé cette entité la jungle de Calais, et elle est devenue peut-être le lieu emblématique, après l'aéroport, du nouvel universel de la mondialisation : l'universel du camp de réfugié.

Aurélien Bellanger

Extraits

La fin de l'histoire, veloutée et fluo, a traversé le ciel européen dans le milieu des années 1990. On disait autrefois que les aurores boréales étaient signes de guerre. On a vu le ciel tourner au vert et au rose en 1915 et en 1938. On a longtemps gardé l'habitude, dans les campagnes, à l'ombre des villes rougeoyantes de la reconstruction, de surveiller le ciel. La prophétie a failli se réaliser, pendant la Guerre Froide, chaque fois qu'une tempête solaire était confondue, sur les écrans radars, avec une attaque nucléaire. Puis la menace a disparu.

Le 13 novembre 1989, trois jours après la chute du Mur de Berlin, le tunnel du Cern est inauguré. Avec sa forme circulaire et ses concentrations anormalement élevées de cuivre et de terres rares le tunnel du CERN évoque ces immenses structures concentriques qui autorisent les géologues à inférer l'existence d'un cratère d'impact.

C'est le plus grand laboratoire du monde. Un accélérateur de particules. Un anneau souterrain de 27 kilomètres de circonférence creusé à la frontière franco-suisse.

Les particules qui y seront injectées devront atteindre, avant de s'évaporer, une vitesse proche de celle de la lumière — le mur physique infranchissable, l'unique paroi de soutènement du tunnel.

La fin de l'histoire s'est abattue ici, à l'ouest du lac Léman. Ou plutôt la fin de l'histoire, événement autrefois cataclysmique et définitif — le heurt au son mat et bref de la Terre contre le mur du temps — s'est ici volatilisée, comme un astéroïde sublimé dans les hautes couches de l'atmosphère.

La fin de l'histoire est ici une pluie continue de particules cosmiques, un bruit blanc d'isotope, un cauchemar recueilli par un attrape-rêve de facture étonnamment moderne et présentant un nombre anormalement élevé de fils entremêlés — comme si l'impact devait être sans cesse différé, suspendu, maintenu à l'état d'hypothèse, de probabilité réfutable.

Tout est parfait, maintenant, tout est enfin achevé, silencieux et pur comme une autoroute.

Les noms bleutés des villes, les panneaux d'affichage, les bornes de secours.

Nous comprenons ce langage, les mots simples que les choses utilisent pour communiquer avec nous à travers la nuit logistique.

Nous savons que quelqu'un a écrit ces mots, une première fois, mais ce n'est plus, maintenant, une langue tout à fait humaine.

Ces mots appartiennent aux panneaux qui les portent, aux entités qui les répètent, aux portiques qui les érigent, au dessus de nous, en ciel de substitution.

La nuit logistique est une nuit vaincue.

Les choses ont atteint leur plein déploiement, les choses évoluent loin de nos mains humaines.

Les camion qui les entraînent, sur la grande autoroute bleue, dans la nuit du tunnel, brillent comme des aurores boréales.

L'Angleterre n'est plus une île et le globe lui-même est rendu au néant.

Un néant froid et bienfaisant, un néant nécessaire.

Les grands siècles tragiques de l'histoire européenne sont passés très vite.

Le passage des roues d'un camion sur la plateforme métallique d'un quai d'embarquement dans une zone intermodale sécurisée.

Un bruit sec et définitif.

Calais est moins la porte de l'Angleterre qu'un portail irréversible vers le futur — l'ultime stade du grand projet de modernisation de l'Europe.

C'est à Calais que le monde est devenu absolument moderne.

Il sera question des migrants, de l'Europe, de la technologie, de l'histoire et des paysages.

J'ai découvert l'écriture d'Aurélien Bellanger en lisant son essai *Houellebecq écrivain romantique*, à l'époque où je mettais en scène *Les Particules élémentaires*. Nous avons fait connaissance et j'ai continué à lire ses romans. Quand Stanislas [Nordey] m'a proposé de mettre en scène le spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 43, je lui ai tout de suite fait part de mon désir de parler de Calais. C'est une ville qui m'est chère, j'y ai passé mon adolescence et j'y vis encore la moitié de l'année.

J'ai proposé à Aurélien de travailler avec moi. L'idée était de recueillir des témoignages de calaisiens, de migrants, de politiques, de skinheads, de bénévoles, qui devaient servir de base à l'écriture d'un spectacle. Mais très vite, je me suis rendu compte que cette matière ne me satisfaisait pas pleinement artistiquement et qu'elle avait du mal à entrer en correspondance avec la littérature d'Aurélien. Même s'il part du réel, il a besoin d'écrire et non simplement de restructurer une parole. Il a commencé à m'envoyer des pages que je trouvais passionnantes et qui me faisaient dévier de mon sujet. C'était la vision d'un auteur et, au fond, c'est ce que je cherchais, ce qui m'intéresse toujours le plus.

Aurélien met en résonance passé et présent et parle d'éléments qui font encore partie de l'actualité comme d'événements historiques. Il écrit comme s'il se positionnait cent ou mille ans plus tard, comme si l'on examinait l'histoire contemporaine avec une distance, par le prisme des grands changements humains ou technologiques, et non plus au regard des événements quotidiens.

Il a posé l'année 1993 comme point pivot de son écriture. C'est l'année où la construction du tunnel sous la Manche s'achève. Quatre ans plus tôt, le mur de Berlin est tombé. En Europe, toutes les voies de circulation sont ouvertes – la technologie et le numérique y participent largement. Un autre tunnel, celui du Cern a lui aussi été creusé, sous les Alpes ; on y a installé un accélérateur de particule. Il y a cette idée d'une modernité pacifiste, de "fin de l'histoire" dans le sens où l'on peut imaginer une paix perpétuelle, un espace où les échanges seraient normalisés, apaisés : l'Europe occidentale comme continent de la douceur.

Mais aujourd'hui, on se rend bien compte que l'histoire est loin d'être terminée ! Avec le Groupe 43, j'ai envie d'interroger ce que signifie être de la génération d'après la chute du mur. Je souhaite faire entendre la voix de jeunes gens d'aujourd'hui, dans un rapport critique au présent et au passé et qu'on entende, en même temps, les rêves un peu perdus de ceux qui ont construit ce tunnel sous la Manche et celui du Cern. Partant de Calais, il sera question des migrants, de l'Europe, de la technologie, de l'histoire et des paysages. Comme toujours dans mon travail, il y aura du son, de la musique, de la vidéo et les acteurs seront narrateurs, chœur, personnages, performers.

Julien Gosselin
propos recueillis

Aurélien Bellanger

Auteur

Né en 1980, Aurélien Bellanger est philosophe de formation et ancien libraire.

Il a publié un essai sur Michel Houellebecq, *Houellebecq écrivain romantique*, aux éditions Leo Scheer en 2010. Il a écrit quelques poèmes, publiés sur son blog, Hapax. Il est critique de philosophie pour nonfiction.fr depuis octobre 2007.

En 2012, il publie chez Gallimard son premier roman *La Théorie de l'information*. La biographie de son personnage principal, Pascal Ertanger, est largement inspirée de la vie du PDG de Free. Le prix de Flore, qui fête son vingtième anniversaire, lui a été attribué en 2014, au premier tour, pour son deuxième roman, *L'aménagement du territoire* (Gallimard).

Œuvres publiées

Éditions Gallimard

Le Grand Paris (2017)

L'aménagement du territoire (2014)

La théorie de l'information (2012)

Éditions Leo Scheer

Houellebecq écrivain romantique (2010)

Julien Gosselin

Metteur en scène

Né en 1987, Julien Gosselin suit les cours de l'EPSAD, Ecole professionnelle supérieure d'art dramatique à Lille, dirigée par Stuart Seide. Il travaille en tant qu'acteur pour Lucie Berelowitsch, Laurent Hatat ou Tiphaine Raffier. En tant qu'assistant à la mise en scène, il collabore ensuite avec Pierre Foviau, Laurent Hatat et Stuart Seide.

Avec six acteurs issus de sa promotion, il forme *Si vous pouviez lécher mon coeur* en 2009, et met en scène *Gênes 01* de Fausto Paravidino en 2010, au Théâtre du Nord, puis en tournée. L'année suivante, il signe, toujours avec sa compagnie, la création française de *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, au Théâtre de Vanves puis en tournée en 2012. La même année, il participe au programme Kadmos, à l'invitation de Vincent Baudriller.

Il crée en juillet 2013 *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq au festival d'Avignon. En 2014, à l'invitation du Théâtre national de Bruxelles, il crée *Je ne vous ai jamais aimés*, long poème musical projeté à partir d'un texte de Pascal Bouaziz. Également auteur, Julien Gosselin publie en novembre 2012 *La Liste*, aux éditions 10/18.

Au Festival d'Avignon 2016, il crée *2666* d'après l'œuvre de Roberto Bolaño.

Depuis septembre 2014, il est artiste associé au Théâtre national de Strasbourg.

Ce spectacle a été créé avec des artistes formés à l'École du TNS

[Groupe 43 - hors metteurs en scène]

Les acteurs Quentin Barbosa, Genséric Coléno-Demeulenaere, Camille Dagen, Marianne Deshayes, Paul Gaillard, Yannick Gonzalez, Roberto Jean, Pauline Lefebvre-Haudepin, Dea Liane, Zacharie Lorent, Mathilde Mennetrier, Hélène Morelli

Les scénographes-costumières Salma Bordes, Emma Depoid, Solène Fourt, Juliette Seigneur

Les régisseurs-créateurs Valentin Dabbadie, Jori Desq, Hugo Hamman, Quentin Maudet, Sarah Meunier, Camille Sanchez

Les metteur.e.s en scène Aurélie Droesch, Kaspar Tainturier

Le Groupe 43, constitué de 24 artistes dont 12 acteurs, 2 metteur.e.s en scène, 6 régisseurs-créateurs et 4 scénographes-costumières, a suivi la formation de l'École du TNS de 2014 à 2017 et bénéficie du soutien du Jeune Théâtre National à partir de juillet 2017.

Durant leurs trois ans de formation, ils ont travaillé, notamment, avec Stanislas Nordey, Julien Gosselin, Lazare, Laurent Sauvage, Blandine Savetier (artistes associés au projet du TNS), Alain Françon, Vincent Goethals, Thomas Bellorini, Adel Hakim, Annie Mercier, Bruno Meyssat, Stuart Seide, Roland Fichet, Emmanuelle Huynh et Matthieu Doze et avec une douzaine de metteurs en scène lors de la résidence hors les murs au Théâtre du Peuple de Bussang dans le cadre des Hivernales.

L'ensemble du groupe a mis en œuvre des projets initiés par les jeunes metteurs en scène en formation : *Le Projet Trust* d'après Falk Richter, *Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !* mis en scène par Aurélie Droesch et « *Farewell, Empire !* » mis en scène par Kaspar Tainturier-Fink, mais aussi par deux actrices du groupe à l'occasion de cartes blanches : Camille Dagen (*Histoires de Guerriers*, montage de textes de Jean-Luc Lagarce) et Pauline Lefebvre-Haudepin (à partir de son texte *Les Terrains vagues*).

Dans le cadre du projet du TNS qui fait une grande place aux écritures contemporaines, les acteurs du Groupe 43 ont également participé à de nombreuses lectures publiques - dirigées notamment par Stanislas Nordey, Eric Ruf, Anne Monfort, Simon Delétang, Rémy Barché - de textes choisis par les comités de lectures du Théâtre du Rond-Point et du TNS, par la Maison Antoine Vitez à La Chartreuse

de Villeneuve-Lez-Avignon en 2016, par France Culture (Unité Fiction) au Musée Calvet en juillet 2017). L'ensemble du Groupe a également participé à deux Forums sur les nouvelles écritures dramatiques européennes, au TNS en mars 2016 et au KVS à Bruxelles en avril 2017.

Ils ont participé à des masterclass internationales en Italie (au festival de Spoleto, à San Miniato, aux 31^{es} rencontres de Prima del teatro), à Ouagadougou (Festival Les Récréâtrales), à Bruxelles (KunstenFestival 2015), à Prague (la Quadriennale), à Strasbourg (Rencontres Internationales Corps Objet Image du TJP).

Durant les trois années de formation, les scénographes-costumières, les régisseurs-créateurs, les metteurs en scène travaillent en lien direct avec les équipes professionnelles du TNS (ateliers de construction de décors et de costumes du TNS, service et direction techniques, services de la production, de la communication, des relations avec le public...).

Par ailleurs, ils ont également participé régulièrement à des actions de relations avec le public, menées notamment avec les équipes du Théâtre National de Strasbourg et du Théâtre du Peuple de Bussang.

Collaborateurs

Guillaume Bachelé **Musicien**

Après un Bac économique et social option Théâtre, Guillaume Bachelé entre en 2005 au conservatoire de Bordeaux où il reçoit les enseignements d'Isabelle Renaud et Gérard Laurent. Il intègre ensuite la seconde promotion de l'École Professionnelle Supérieure d'Art Dramatique (EPSAD) de Lille sous la direction de Stuart Seide. Il travaille notamment avec Didier Kerkaert, Vincent Goetals, Gloria Paris, Jean-Paul Wenzel, Laurent Hatat, Anton Kouznetsov, Didier Gallas, Julien Roy, Mohamed Rouabbi, Yves Beaunesne, la compagnie Interlude(T/O), et Stuart Seide. A sa sortie de l'école en juin 2009 il joue dans *Quel est l'enfoiré qui a commencé le premier* de Dejan Dukovski mis en scène par Stuart Seide. Il crée en 2010 avec la compagnie 'Rêvages' un spectacle de conte *Petit Bodiél* dont il compose également les musiques.

Il est membre du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur avec lequel il crée en 2010 *Gênes 01* de Fausto Paravidino, *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling et *2666* mises en scène de Julien Gosselin. Par ailleurs, il s'intéresse de près aux projets plus chorégraphiques. Il joue en Mars 2011 un solo de danse *Kurt/Landes*, solo avec ou sans guitare à Vanves sous la direction de Lucie Berelowitsch.

Nicolas Joubert **Lumière**

Diplômé de l'École du TNS en 2004, il collabore régulièrement avec Guillaume Vincent, en tant que créateur lumière, *La Nuit tombe*, *L'Éveil du printemps* de F. Wedekind, *Je crois que je ne pourrai jamais*, mais aussi en tant que régisseur général sur *La Fausse Suivante* de Marivaux, *Histoire d'amour Nous Les Héros* de Jean-Luc Lagarce, *Les Vagues* de Virginia Woolf. Il a également assuré la création lumière et la régie générale des *Particules Élémentaires* de Michel Houellebecq, mis en scène par Julien Gosselin, avec qui il travaillera à nouveau sur *2666* de Roberto Bolano. Il a créé également les lumières de *La Fille*, bande-dessinée musicale de Christophe Blain, mise en musique par Barbara Carlotti et mis en scène par Jean-François Auguste. Il réalise également pour Jean-François Auguste les lumières de *Ciel Ouvert à Gettysburg* de Frédéric Vossier. Il travaille avec la compagnie La Tramédie pour les mises en scène de *Marine Mane d'Une puce, épargnez-là* de Naomi Wallace, *Histoire de famille* de Biljana Srbljanovic, *Wonderland* de Pascal Adam, et *Prières pour mon roi* d'après *Les Cercueils de Zinc* d'Alexievitc

Pierre Martin **Vidéo**

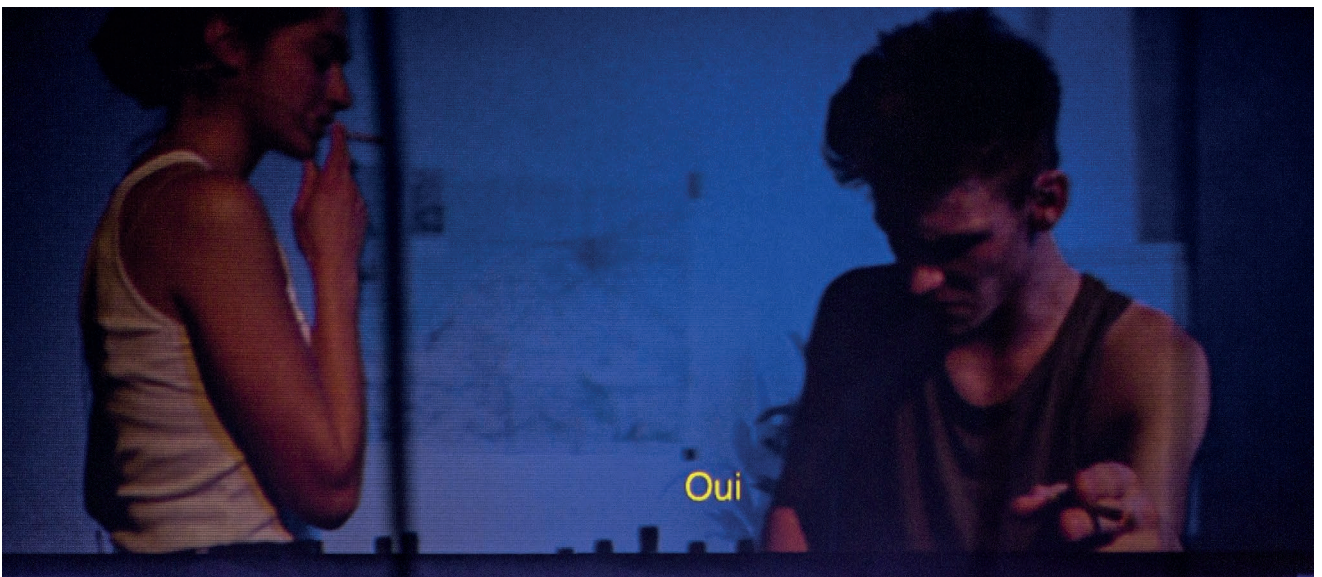
Après des études en littérature contemporaine et en communication à l'université Lille III, Pierre Martin intègre l'École supérieure de journalisme (ESJ) de Lille.

Depuis 2010, il est le créateur vidéo de *Si vous pouviez lécher mon cœur*, avec *Les Particules élémentaires* (Festival d'Avignon, 2013), *Je ne vous ai jamais aimés* (Théâtre national de Bruxelles, 2014) *Le Père* (Théâtre national de Toulouse, 2015) et *2666* (Festival d'Avignon, 2016). Il est le collaborateur artistique de Tiphaine Raffier pour *La Chanson* (2012), *Dans le nom* (2014) et *France-Fantôme* (2017), au Théâtre du Nord. Il est également intervenu sur les productions de La Barque, du Théâtre du Prisme et de Thec.

Depuis 2016, il participe à la création d'opéras, avec Theodore Huffman, pour *4.48 Psychosis*, au Royal Opera House de Londres ('Achievement In Opera' aux Theatre Awards 2016), et pour *Le Premier meurtre*, à l'Opéra de Lille, produit par Le Balcon.

Dans le domaine musical, il crée des images et des dispositifs pour Mendelson - Génération X (2015) et Sciences Politiques (2017) - et pour Juárez, groupe musical dont il est membre.

Inspiré du design graphique, son travail de vidéaste s'intéresse rapport texte/image, au storytelling et à la typographie massive. www.pierremartin.xyz



Répétitions TNS - mai 2017 © Jean-Louis Fernandez

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG

SAISON 17-18

Le Camion

Marguerite Duras | Marine de Missolz
12 | 23 sept 2017

Tarkovski, le corps du poète

Julien Gaillard | Simon Delétang
19 | 29 sept 2017

Le Pays lointain

Jean-Luc Lagarce | Clément Hervieu-Léger
26 sept | 13 oct 2017

Interview

Nicolas Truong | Nicolas Bouchaud | Judith Henry
29 sept | 7 oct 2017

Nathan !?

G.E Lessing | Elfriede Jelinek | Nicolas Stemann
8 | 17 nov 2017

Les Bas-fonds

Maxime Gorki | Éric Lacascade
23 nov | 1er déc 2017

Je suis Fassbinder

Falk Richter | Stanislas Nordey
18 | 22 déc 2017

Soubresaut

Théâtre du Radeau | François Tanguy
9 | 19 janv 2018

Actrice

Pascal Rambert
24 janv | 4 fév 2018

À la trace

Alexandra Badea | Anne Théron
25 janv | 10 fév 2018

La Fusillade sur une plage d'Allemagne

Simon Diard | Marc Lainé
14 | 23 fév 2018

Le Récit d'un homme inconnu

Anton Tchekhov | Anatoli Vassiliev
8 | 22 mars 2018

Au Bois

Claudine Galea | Benoît Bradel
14 | 28 mars 2018

1993

Aurélien Bellanger | Julien Gosselin
26 mars | 10 avril 2018

Alan

Mohamed Rouabhi
10 | 21 avril 2018

Je crois en un seul dieu

Stefano Massini | Arnaud Meunier
24 mai | 3 juin 2018

LES ACTEURS DU GROUPE 43 AU FESTIVAL D'AVIGNON

Du 9 au 18 juillet 2017 - Fictions et émissions France Culture
Cour du Musée Calvet - Entrée libre

Gloria, in trilogie de l'amour d'Antonio Negri, réalisation **Christophe Hocké**
11 juillet à 20h

Un cheval entre dans un bar de David Grossman, réalisation **Blandine Masson**
12 juillet à 20h

Le Dernier voyage de Sindbad de Erri de Luca, réalisation **Alexandre Plank**
16 juillet à 20h